

« Impressions de Gilgamesh »

Texte inédit

1996

Sha nagbe imru (Celui qui voit tout)

Mesopotamia, Nippur, Akkadia. J'en reconnais les noms. J'en respire les effluves : limons, myrte et safran, musc des caravanes, cardamome, exhalaisons de sang, âcreté du désert, sueur diaprée des blasons : henné des femmes, vif argent du métal, incandescence des cieux ; fragrances assoupies qui n'aspiraient qu'à réminiscence et dont nous conservions précieusement l'arôme. Babylonia. Oui, j'en savais la légende. Les mélopées et les chuchotements, les croisements furtifs dans des palais obscurs, l'orgueil et la vanité de ses conquêtes. J'étais là. Je les avais vécus. Je n'ignorais rien de ses exploits. Je les redécouvre inchangés. L'intuition d'une reconnaissance immémoriale et d'une sagesse enfouie. La nostalgie des origines. Qui ne ressent ces retrouvailles avec le mythe ? Son errance interminable sur les traces de ses propres pas ? Akkadia. Cedar. Euphrate. Non, décidément, nul ne chemine là sur des terres étrangères.

Concordance des temps, simultanété d'espaces : voyage métachronique. Sans même s'en rendre compte, en son exploration rêvée, le pinceau du peintre se substitue naturellement à celui de l'archéologue. Sa technique est éprouvée. Le passé affleure bientôt sur le pigment, le marouflage n'étant évidemment qu'un trompe l'œil. Révélateur de notre imaginaire, Antoni Taulé reprend les fouilles et secoue avec d'infinies précautions, pour ne pas les briser, par petites touches, couleurs fondues, ménageant nos regards intérieurs, la taie de notre vue, la gangue de nos souvenirs. Le sable peu à peu, nous délivre de ses jaspures, ravalement de l'esprit, mais reste en suspension, prêt à découvrir et protéger, après notre passage, ces paysages à peine issus de nos mémoires. Évoquant l'épopée fameuse en autant de tableaux, le prospecteur des ruines, notre guide onirique, a transcrit les douze tablettes akkadiennes du deuxième millénaire avant notre ère, fragments épars provenant aussi de Palestine, d'Iran, et de la capitale hittite oubliée Bagazkôy.

Un empire se forme. Le souverain de Kieh, Naram-Sin, s'est fait diviniser, il est le dieu d'Agadé et arbore les insignes sacrés sur sa coiffure, les deux cornes majeures : Shanaah-Outou, le dieu solaire de Sippar et Ishtar d'Agadé-Inana, la planète Vénus, la déesse de la fécondité. Gilgamesh, dont l'existence historique est attestée par son conflit avec le roi Babylonien et le siège de sa ville mère Ourouk, ceindra la double couronne. Mais qu'importent les preuves et l'exactitude des faits. L'épopée, seule, retient notre attention et nous stimule, puisqu'elle nous devança et qu'elle nous survivra. Ici, l'espace et le temps se confondent, et leur conjonction n'est jamais linéaire. De l'embrassement du Tigre et de

l'Euphrate naissent ces royaumes parallèles en notre imaginaire où se succèdent chaos, déluges et révélations irréductibles. Le passé recréé et le futur projeté conviennent à notre démesure. Le contemporain nous confronte à notre pesanteur ; une durée indéterminée, une atemporalité répondant bien davantage à nos aspirations. Mais nous considérons l'homme comme une légende, ses possibilités deviennent illimitées, la réalité indéfinie. L'indicible le porte et l'artiste en est le chroniqueur privilégié. La frontière n'est jamais clairement dessinée entre le rêve et la réalité. Il s'agit bien plutôt de deux virtualités, d'une schématisation sommaire du volume que nous occupons dans l'espace. De fait, ces deux perceptions se mêlent en proportions plus ou moins égales selon nos dispositions, sans que nous puissions toujours distinguer avec certitude le songe d'un fait soi-disant avéré. C'est de cette fusion du mythe et de l'histoire, leur action réciproque, qu'est née Mesopotamia.

À une population cosmopolite, primitive et indéterminée, succèdent assyriens, sumériens et sémites sur un site alors également indiversifié que les caravaniers relieront au nord par Ninive, Ecbatane à l'orient, Babylone à l'occident et Larsa en plein midi. C'est alors à une échelle millénariste, que notre rêve prend son aspect épique. Il restait en Babylone nombre de régions marécageuses qui permettront l'irrigation, la culture et, bientôt, l'érection de ces cités lumières. En ces temps de fondation, le contrôle des fleuves, l'Euphrate, le Tigre et le Kerkha, reste aléatoire, provoquant des inondations dont l'ampleur, à Kish, survivra dans les souvenirs par le récit du déluge. Nous traitons du mythe des origines. L'homme a pris conscience de sa propre puissance mais, simultanément, des butoirs de son environnement physique. Ce drame est au cœur de l'initiation mésopotamienne, et Gilgamesh en est l'incarnation. Mystère et anthropomorphisme illustrent bien la relation essentiellement émotionnelle entre l'homme et son milieu ; naturelle et surnaturelle.

Cette force dramatique est particulièrement sensible dans les peintures accompagnant ici l'épopée fondatrice, et les titres en sont révélateurs, comme des incantations : *Patesi*, le prêtre souverain ; *Manistusu*, qui est avec lui ; *Sin*, la lune ; *Ninni Zaza*, le cœur du temple : le démiurge provoque les puissances de l'imagination par autosuggestion et par acte de foi, par le verbe et par le pinceau : si ces dieux avaient su nous exaucer en ces passées lointains, parions sur cette même efficience dans le futur. Telle est aussi la signification originelle du mythe, au sens précis du grec « *muthos* » le « *mat* », qui accompagne ce récit pictural imaginaire et qui, parce qu'il résonne en nos mémoires comme un dialogue intime, une vision familière, rend ce rituel doublement efficace et cette exposition indispensable.

Cette célébration sacramentelle du rêve et de la réalité comme indissociables, ces paysages encore inhabités, vierges et telluriques, ces architectures dénudées, ces salles vides où l'homme ne fait que glisser, à croire que l'on ne perçoit que son haleine, sinon la mémoire de son ombre, un hologramme, ce sable et ces poussières de siècles en suspens, ces couleurs minérales, monochromes ou *ignescentes*, annoncent l'avènement d'un ordre

et d'une géométrie voulues par les Dieux à l'issue d'une confrontation formidable entre le cosmos et le chaos, l'infini et le néant. Quête insatiable de l'immortalité, l'épopée de Gilgamesh, comme l'œuvre d'art, nous conte la disproportion entre nos aspirations et les limitations naturelles des dons qui nous sont octroyés. L'homme prend ici des dimensions de héros sur lequel les paradoxes de l'artiste et de son spectateur peuvent être focalisés et portés à leur paroxysme. Gilgamesh est un mythe devenu homme, devenu roi, devenu Dieu, devenu légende. Nous sommes une légende. Selon les Akkadiens, dans le roi, l'homme atteint à la plus proche expression de Dieu :

*« L'homme étant le roi,
Qui est comme l'image de Dieu. »*

Patesi, le prêtre souverainII

Utnapishtim le sage et son épouse, ayant survécus au déluge et vivant leur éternité à la source lointaine du fleuve original, décident de renvoyer Gilgamesh en son royaume, sa prétention à l'immortalité leur paraissant par trop déraisonnable. Afin de la reconforter, et d'apaiser la fatigue de son voyage interminable, ils lui permettent d'acquérir la plante régénérant ainsi nommée : « L'homme-redevient-un-enfant-dans-ses-vieux-jours ». Cette opportunité, l'homme imparfait ne saurait la préserver. Ainsi, le voyageur arrive-t-il près d'un puits et s'y baigne. Un serpent sent l'odeur du tubercule et s'en empare, se dépouillant par lui-même de sa vieille peau. Dès lors le reptile paraît-il capable de rajeunir sans cesse, enseignant la mue purgative à ses semblables. L'homme, inconstant et jouisseur, en dépit de tous ses efforts, n'arrêtera plus le cours du temps.

Vue de Patesi

Ninhursag, « dame montagne », la terre, déesse vivante, exprimant l'accumulation du limon au-dessus des marécages et des rocaillles de la Basse Mésopotamie, perd ses eaux au terme d'une gestation de mille milliards d'années. Un autre dieu aurait bâclé ce même travail en sept jours et créé l'homme, par dérision, en vingt-quatre heures. Il faudra neuf mois à sa descendance pour renouveler l'exploit.

Manistusu, qui est avec lui

*« Gilgamesh, où va tu errer ?
L'éternité que tu poursuis, tu ne la trouveras pas.
Quand les dieux ont créé l'humanité,
C'est la mort qui lui ont assigné. »*

Gilgamesh, arrête de te cogner aux pierres
qui hantent tes couloirs,
Abandonne ta quête, cherche à sauver ta vie
en repoussant les murs ;

Bâtissons-nous vraiment une maison pour toujours ?

Gilgamesh :

Je regardai le temps, j'y goûtai la durée ;
Le silence s'était installé,
Et l'immobilité ;
Et toute l'humanité redevenait argile.

J'ouvris grand la lucarne et la clarté fusa.
Je cherchai du regard des contrées inouïes
aux confins de la terre,
au-delà de la mer,
Des rivages sans fin ;
je me penchai, plongeai, et je devins lumière.

Sin, la lune (ex Bangalore)

Quartiers de Sin. Voici le dieu fléau scandant le temps nocturne, la clepsydre d'ivoire qui rythme les marées ? De ses cycles lactés s'estiment les délais et les investissements nécessaires aux expéditions humaines, les profits attendus et l'armement indispensable au commerce à longue distance. Caravanes et galions répondent à son orbite. Sa conjonction avec les astres fut la mesure de l'exode originel des immigrants sumériens arrivés par le golfe persique. Son appulse avec le soleil, halo d'apocalypse, correspond à l'apogée de Sin : l'éclipse.

Le scrutateur :

Dans la flaque de lune où je me suis soûlé,
j'ai pu voir des rois mages, leurs couronnes d'épines
en lapis-lazuli éclairaient le chemin ;
Dans les eaux de Sin où je me suis baigné,
j'ai pu voir des princes noirs qui avaient mon regard
et je m'y suis noyé.

Ninni zaza, le cœur du temple

Ces édifices monumentaux comprennent, à l'intérieur d'une enceinte circulaire ou elliptique, une suite de salles hypostyles au nombre incalculable, un véritable labyrinthe, groupées autour du chœur, la terrasse aux dimensions d'un continent, une caldera de lave, de mousse et d'alluvions, sur laquelle se dressait le sanctuaire. Bon accès, aux frontières extensibles, était encadré de colonnes aux mosaïques divinatoires aujourd'hui érodées par le sable et le vent, dont nous avons de toute façon perdu les sens et les arcanes. Au-dessus des portes, aux marches de l'Empire, des linteaux de cuivre battu représentaient des scènes

mythologiques, des rites occultes, eux aussi oubliés par les siècles. On parle d'holocauste, de vierges et de sacrifices propitiatoires. Ces pratiques et ces sortilèges sont ensevelis profonds dans nos mémoires mais, à y regarder de plus près, il n'est pas impossible de retrouver quelques réponses à ces mystères dans le silence et l'abandon de ces lieux d'éternité.

Gilgamesh, le jardin

Je suis celui que vous appelez Gilgamesh. Le grand Caravanier. Le pèlerin de toutes les pistes, révélées ou non, de la terre et d'au-delà l'univers. Je suis celui qui fut et celui qui sera, mais je ne suis pas. Je ne connais pas d'aujourd'hui. Je suis celui à qui toutes choses ont été divulguées, vérités cachées, énigmes de la vie et de la mort, d'avant la vie et d'après la mort. J'ai partagé ma couche avec la Déesse mère, enfanté merveilles et cataclysmes ; j'ai terrassé des rois et des démons, dévasté et reconstruit des empires, et je demeure l'interlocuteur privilégié des dieux ; je suis dieu moi-même au deux tiers, un tiers homme seulement par mon incarnation. Ici, dans ma cité immémoriale, mon palais des mirages et mon jardin d'Uruk, je suis roi, et, quand je marche dans les rues, arpente la mosaïque de mes galeries interminables, je marche seul, car nul n'oserait me côtoyer. Je n'ai pas désiré cette infinie distance, mais je ne puis y remédier ; je suis un reflet d'homme à l'égard de ses pairs, un esprit solitaire, et ceci jusqu'à la fin des temps. Je marche. Je ne m'arrêterai jamais. Vous connaissez ma quête. J'ai bien des compagnons ; ils déambulent dans leurs propres images, et si leur périple offre certaines similitudes avec mon odyssee, ce ne sont que rencontres d'étape, impressions de voyage, reconnaissances fortuites. Nous errons, vous et moi, dans des mondes parallèles.

Manuscrits trouvés à Nippur

Aux listes royales de la tradition historique babylonienne, cantilènes sumériennes, épopées en langue akkadienne et traités divinatoires succèdent les compilations héroïques. Puis les chants épiques du cycle de Kish, ouvert par Etans, qui reçoit des dieux la double couronne et prétend à l'ascension céleste, clos sur Agga lui-même vaincu par Gilgamesh ; le cycle d'Ourouk, collectant en plusieurs générations Mes-Kiag-Gasher, fils d'Outou le dieu soleil, En-Mer-Kar, initiateur d'Ourouk qui monnaya le lapis-lazuli à l'instar du seigneur d'Aratta et remonta la piste lapidaire qui traversait l'Iran depuis l'Asie centrale ; Gilgamesh, enfin, le fondateur de la cité perdue, qui combat Agga de Kish et grave son épopée : tablettes d'argile, cylindres-sceaux, rouleaux-papyrus éparpillés aux ventes, moulus par le Khamsin, palimpsestes muraux, milliards de grains de sable. Les portes claquent, les battants grincent, et le savoir demeure, en suspens, qui crient en nos mâchoires.

Nippur, la cité sainte

Enlil, dieu de l'air, Seigneur du vent, souffle béni qui peut assécher les crues du Tigre et de l'Euphrate après les débordements de printemps, apporter la pluie fertilisante et la sève aux pâtures, gonfler les voiles des bateaux marchands sur les rivières navigables et les canaux de halage, exhaler les pollens et nourrir les fruits du palmier ; mais aussi haleine fétide et bouffée capricieuse, ouragan, tourmente, capable d'inondations, de nuées sableuses et de simoun, de grêles et de sauterelles, de soupirs et de plaintes, sirocco d'où surgissent les rezzous, bédouins enturbannés et barbares sacrilèges, sauvages envahisseurs venus d'Iran ou bien d'Oxiane, annonciateur de bienfaits autant que de calamités, Enlil, force invisible, patron de Nippur, tu règues en ces murs poncés à vif, ni porte ni fenêtre ne te contraignent et ta respiration résonne en nous comme une absence.

Akkadia

Alors s'unirent Ninhursag, « femme-humus », « dame-limon » et Enki, le souverain des eaux, et de cette étreinte naquit la pousse élémentaire, un bourgeon, puis la végétation. Ils inventèrent le vert. La terre d'Akkadia alors était pure, la glèbe immaculée. C'était au commencement, bien avant que les dieux ne se lassent. Des forces liquides et telluriques dépendaient la naissance et le maintien des énergies vitales. L'ordre sumérien procédait ainsi de la tension entre les puissances naturelles, et l'homme devait chercher à y ajuster sa vie. Sa prétention à les manipuler exaspéra les dieux qui l'accablèrent par le déluge.

Cedar

Vers le pays sans retour, le royaume
d'Ereshkigal,
Ishtar, la fille de Sin, a plongé sa pensée.
Vers la route sans fin qui s'efface en arrière,
Vers la maison perdue que nul ne quitte
une fois qu'il est entré,
La maison de lumière,
où le sable est leur manger et le vent leur nectar,
où ils sont invisibles, vêtus de molécules
d'argile immémoriale
avec les ailes du temps,
où sur la porte et le verrou inutiles
effleure une poussière
de rêve incinéré.

Babylonia

1700 avant notre ère, époque d'Hammourabi. Le soleil appelé Babar (de *barbar* : « le brillant »), perçoit toutes fautes et tous manquements, nulle ombre protectrice et nul échappatoire, il est le grand dieu de justice, il est le dénuement ; nous ne sommes pas encore.

Enuma Elish :

*« Lorsqu'en haut le ciel n'avait pas encore été nommé,
qu'en bas le sol n'avait pas reçu de nom,
il n'y avait rien que l'Apsu primordial... »*

*Lorsque aucun dieu, quel qu'il fût,
n'avait été porté à l'existence,
Désigné par aucun nom, leur destin non défini... »*

Avant, lorsque les forces inertes d'Apsu et de Tiamat, respectivement les eaux douces souterraines et l'eau salée, et les autres dieux primordiaux, Anu le dieu du ciel... Avant la fondation. Les origines.

Euphrate

Mortels vous étiez, mortels vous n'êtes plus. L'eau originelle a épousé vos formes. De cette aube éternelle à l'aurore ébauchée vous voici pétrifiés, en suspens, comme le temps au regard des millénaires et votre souvenir demeurera, à l'embouchure du fleuve, comme l'empreinte de vos pas, épargnée par la vague immobile, ranimée par un battement de cils.

Le bâtisseur d'Uruk

Eridan, Eshnounna, Tépé Gawra : rien ne demeure de ces cités glorieuses. Je les ai fait raser en montant sur le trône pour en élever une autre, superposant les fondations, vingt fois plus grande, cent fois plus riche, mille fois plus merveilleuse. Ainsi, ayant sacrifié à la vanité du bâtisseur, de ce monde enfin perdu, en restera-t-il toujours quelque chose en vos esprits rêveurs, un éclat lapidaire. Mais sachez que ces mégalofoles, en leurs majestés, étaient incomparables et que la mémoire de leurs pierres conserve leur toute puissance.